« Migrer, être affecté ». Émotions et expériences spatiales entre Java, Kuala Lumpur et Singapour

*“Migrating, Being Affected”. Emotions and Spatial Experiences between Java,
Kuala Lumpur and Singapore*

*«Migrar afecta». Emoción y experiencia espacial entre Java, Kuala Lumpur y
Singapur*

Loïs Bastide

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/6606>
DOI : 10.4000/remi.6606
ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013
Pagination : 7-20
ISBN : 979-10-90426-10-8
ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Loïs Bastide, « « Migrer, être affecté ». Émotions et expériences spatiales entre Java, Kuala Lumpur et Singapour », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 29 - n°4 | 2013, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 14 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/6606> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.6606>

« Migrer, être affecté ». Émotions et expériences spatiales entre Java, Kuala Lumpur et Singapour

❖ Loïs Bastide¹

« Nous avons quitté notre foyer et nous devons payer le prix de cet acte exceptionnel : le foyer ne sera prodigue que si nous l'abandonnons pour partir à la recherche des abandons que sa coutume nous refuse » (Carlos Fuentes, *Terra Nostra*).

Au cours d'une enquête de vingt mois en immersion auprès de travailleurs migrants indonésiens entre Java, Singapour et Kuala Lumpur², nous avons eu affaire à l'expression d'affects dont nous ne savions que faire, dont la récurrence suggérait pourtant le rôle central dans la formation des expériences migratoires. C'est que, comme le fait remarquer Jeanne Favret-Saada (2007), la question des affects et/ou des émotions demeure un angle mort de l'expérience sociale, au moins dans ses formulations sociologiques, sans doute parce qu'affects et émotions opèrent en partie en deçà du langage (Reddy, 2001 ; Massumi, 2002) et résistent à la mise en forme dans les régimes discursifs des sciences sociales. La sociologie tend ainsi à remiser affects et émotions à la marge de l'enquête, considérés comme propriétés d'un sujet psychologique et maintenus à l'extérieur du champ de la sociologie et de l'anthropologie par la division disciplinaire du travail scientifique (Flatley, 2008 ; Reddy, 2001 ; Boellstorff et Lindquist, 2004 ; Thrift, 2007), malgré les travaux pionniers mais sans véritable descendance de William James (1884).

1 Post-doctorant, département de sociologie, Université de Genève, Bd du Pont-d'Arve 40, 1205 Genève 4, Suisse ; lois.bastide@unige.ch

2 Cette enquête a été conduite dans le cadre d'une thèse de doctorat en sociologie intitulée *Habiter le transnational. Politiques de l'espace, travail globalisé et subjectivités entre Java, Kuala Lumpur et Singapour*, dirigée par Laurence Roulleau-Berger et soutenue le 16 septembre 2011 à l'ENS de Lyon. Elle portait sur les migrations de travailleurs migrants indonésiens vers la Malaysia et Singapour. Ces flux sont liés au développement rapide des migrations de travail, dans la région et au-delà, depuis les années 1990, qui ont donné lieu à la constitution de grandes « industries migratoires » (Castles et Miller, 2009) et à l'affirmation de l'Indonésie comme exportateur majeur de main-d'œuvre en Asie, aux côtés notamment des Philippines, du Bangladesh ou du Vietnam, avec près de 6 millions de travailleurs recensés à l'étranger en 2010. Dans cette géographie émergente, la Malaysia et Singapour ont émergé comme de grands importateurs de main-d'œuvre. L'enquête s'est construite autour d'une ethnographie multisite, répartie entre les trois pays. À Java, une année de terrain a été consacrée à l'étude d'une communauté villageoise fortement insérée dans ces nouveaux circuits migratoires. À Kuala Lumpur et Singapour, nous avons passé respectivement six et deux mois à enquêter auprès d'ONG engagées dans la protection des migrants et en immersion dans les réseaux de travailleurs indonésiens.

Si les approches qualitatives des migrations confrontent inévitablement le chercheur à des manifestations émotionnelles, le corpus disciplinaire le laisse ainsi largement dépourvu pour en traiter. Pourtant, rien de fortuit dans la multiplication des affects sur ces terrains transnationaux : par les ruptures auxquelles elle donne lieu, la migration implique des épreuves émotionnelles intenses ; elle constitue ainsi un terrain favorable pour approcher cet aspect de l'expérience sociale sui generis. Parce que ces intensités émotionnelles en migration sont liées aussi, pour une large part, à la modulation des attachements et des liens sociaux à travers l'espace, elle permet en outre de traiter d'emblée la question des émotions en tant qu'expérience *sociale*.

Ceci posé, nous proposons ici un double pari : il s'agit d'abord, en tirant profit des singularités de la migration, en tant qu'expérience sociale, d'avancer quelques éléments préliminaires d'une sociologie des émotions, qui reste pour l'essentiel à construire³ ; il s'agit aussi de montrer ce que la prise en charge des émotions révèle des épreuves migratoires. Pour conduire cette double investigation, nous faisons l'hypothèse que les trajectoires spatiales sont aussi des trajectoires émotionnelles et que les formes circulatoires sont liées, entre autres choses, à la relation entre espaces et émotions (à la répartition des affects dans l'espace) qui participe à moduler les rythmes et les géométries des parcours migrants.

Carrières migratoires, espaces et émotions

Comme pour nombre de migrants indonésiens, le départ de Puspa, jeune femme rencontrée à Singapour, s'est construit comme une entreprise familiale. À dix-neuf ans, sous l'impulsion surtout de son père, ses parents sont parvenus à lui imposer un départ en dépit de ses réticences. La famille vit dans un relatif dénuement dans un village proche de Blitar, à Java Est : s'ils possèdent un terrain, leur lopin ne suffit pas à les nourrir. Alors que beaucoup au village ont accédé à des trajectoires économiques ascendantes, du fait de migrations de plus en plus nombreuses, principalement vers Hong Kong et Taiwan, essentiellement féminines, ses parents demeurent métayers, condition très incertaine à Java ; si c'était un destin autrefois largement partagé, ils se sentent aujourd'hui laissés pour compte. La migration de Puspa est pensée comme un investissement, dans une stratégie collective qui mise sur le financement de la scolarité de son frère cadet, à laquelle elle est censée pourvoir, pour améliorer la situation collective de la famille :

« Mon père me disait souvent : "Regarde, celle-là... elle finit juste son collège et va partir à l'étranger"... Il me comparait toujours. D'accord... À la fin je me suis décidée à aider à scolariser mon petit frère (...). »

3 Nous reprenons à notre compte les propositions de Vincent Crapanzano qui renvoie l'affect du côté du corps : l'expérience sociale, dans cette perspective, est sous-tendue par un flux continu d'états et de sensations – d'*affections* – corporels, pré-discursifs, qui participent à structurer les engagements situationnels des acteurs. L'expérience émotionnelle, par contraste, se construit à travers la mise en langage de ces modulations corporelles (leur *traduction* dans le langage), pour autant qu'elle survienne (Crapanzano, 2007). Cette discussion s'inscrit cependant dans des débats théoriques et épistémologiques plus larges, qui ne sont pas l'objet du texte : pour ne pas obscurcir les enjeux du développement, nous mobiliserons les deux termes indifféremment.

Un lent travail d'usure, qui passe par la culpabilisation et l'expression d'un déni de reconnaissance dans la relation filiale, finit par payer : poussée à bout, Puspa, via une entreprise de recrutement à Blitar, est envoyée à Singapour, portant les espoirs parentaux d'une mobilité ascendante.

Dans l'entreprise, elle est prise en main sans ménagement, comme les autres femmes enrôlées : elle subit du travail forcé ; on lui coupe les cheveux d'autorité, comme c'est souvent le cas pour les femmes destinées au travail domestique, pour réduire leur séduction ; ses journées sont rythmées par des horaires imposés et les infractions aux consignes sont punies de différentes corvées. Ses quelques effets personnels, qui entretiennent une sphère d'intimité et un fragile sentiment de familiarité dans un environnement hostile lui sont confisqués⁴. À Singapour, on lui impose un double emploi : elle est mise au travail comme vendeuse dans le commerce du patron et comme bonne à tout faire à son domicile – *maid*. Le sommeil est rare ; elle souffre de solitude et d'un sentiment de dépossession de soi. Elle résiste en se répétant comme un mantra les espoirs familiaux qui l'obligent, pour se donner ce supplément d'énergie qui permet de tenir : peut-être, si elle réussit, forcera-t-elle l'estime de ses parents, à défaut de l'affection qu'elle espère, et trouvera-t-elle ainsi sa place dans l'ordre familial.

Sept mois après son arrivée, elle est interpellée par deux agents du ministère du Travail au motif de ce double emploi, illégal à Singapour. Lorsque nous la rencontrons, elle est logée dans la *safehouse* d'une ONG, dans l'attente du procès qui l'oppose à son employeur. Ces quelques mois de travail n'ont pas suffi à apurer les dettes contractées auprès des différents acteurs de l'« industrie migratoire » (Castles et Miller, 2009)⁵ ; sa migration a donc échoué à produire les effets économiques escomptés. Confrontée à cette impasse, son expérience lui paraît se dérober, vidée de sens :

« Mes parents voulaient que je paye ses études à mon frère [...]. Lui voulait ça. Puisqu'il le voulait, ça me donnait de l'énergie pour travailler. Eh ! [exclamation de perplexité] Voilà que le MOM⁶ m'arrête. Disparue l'énergie ! Il ne me reste plus qu'à accepter mon sort ! ».

Au moment de notre rencontre, elle rumine les termes des choix possibles : soit elle poursuit sa migration pour en définitive en assurer ailleurs la réussite, soit elle retourne en Indonésie pour recouvrer la sécurité physique et la quiétude morale d'un foyer. Elle penche pour cette seconde option, qui lui est cependant interdite :

4 Sur les routes migratoires entre l'Indonésie et Singapour l'organisation des parcours vise à préparer les migrants à des formes drastiques d'extraction du travail. Dans les centres de formation et de regroupement avant le départ comme chez les agents recruteurs dans les pays de destination, les différents acteurs de l'industrie migratoire inculquent aux femmes migrantes des « manières d'être et de se tenir » et l'impératif d'une obéissance inconditionnelle à l'employeur (Bastide, 2011).

5 L'une des spécificités de ces migrations régionales tient, d'une part, à leur prise en main par une industrie migratoire où collaborent acteurs publics et privés, officiels et souterrains, et d'autre part, à l'imputation d'une partie des frais de placement aux travailleurs. Souvent pauvres, les migrants contractent des dettes auprès des entreprises de placement, apurées ensuite par des retenues sur salaire.

6 *Ministry of Manpower*, le ministère du Travail Singapourien.

« Alors... après m'être fait arrêter par le MOM, j'ai joint ma famille : "j'ai été arrêtée par le MOM... je veux rentrer... je vous demande de pouvoir rentrer". Mais mon père et ma mère m'ont dit : "Il est inutile que tu rentres. Tu t'occupes de ton travail ! ". Comme ça ils m'ont dit. C'est dur... mais je veux rentrer ».

Alors que lui est soustraite la possibilité d'un retour immédiat, elle est paralysée : si elle souhaite quitter Singapour, un retour n'est pas envisageable sauf à consommer définitivement la rupture familiale. Elle pense à chercher un emploi dans l'archipel, dans un environnement moins hostile et qu'elle maîtrise mieux : il s'agirait d'épargner suffisamment pour rentrer ensuite au village, sans déchoir. Après son expérience malheureuse, elle hésite cependant à se lancer dans un cours d'action qui lui paraît hasardeux. Prise entre peur, ressentiment, culpabilité et incertitude, les possibilités de circulations se ferment ; elle oscille entre la soumission à l'injonction parentale, qui lui impose de rester, et le désir d'un retour qui permettrait d'en finir avec un parcours migratoire douloureux. Les relations entre ces affects ouvrent sur un moment d'indécidabilité où les lieux potentiellement habitables se dérobent et paraissent également hostiles : le village, où sa culpabilité se dispute à un sentiment de révolte face au déni de reconnaissance dont elle s'estime victime ; les lieux de migration, à Singapour ou ailleurs, dominés par l'incertitude et la peur de s'engager dans un nouveau cycle de souffrances, sans garantie de résultat. Ce faisant, ces affects participent à répartir les différentes localités dans une configuration émotionnelle qui organise son rapport aux lieux : ils structurent ses engagements spatiaux et orientent ses choix de circulation – ou plutôt, en l'occurrence, leur impossibilité.

Ailleurs, Rani a construit sa migration comme moyen d'échapper à un mariage forcé et, plus largement, de se soustraire à l'emprise familiale. Soumise à des conditions de travail exténuantes dans une boulangerie, à Singapour, elle a fui son employeur pour trouver refuge au sein de la même ONG. Comme Puspa, le coup d'arrêt opposé à son projet migratoire la laisse démunie, en quête de sens face à ces mois de souffrance, désormais vains. Par contraste avec sa situation actuelle, les pesanteurs sociales qui l'entravaient dans sa famille lui apparaissent moins rebutantes aujourd'hui. Elle souhaite rentrer, mais la culpabilité liée à un départ clandestin complique sa décision. Elle aussi vit dans l'indétermination et une forme de paralysie liées à la construction affective de l'espace, entre colère et peur, à Singapour, affection, rage et culpabilité à l'égard de ses parents qui vivent à Tanjung Pinang sur l'île de Bintan, au large de la cité-état.

Nuri n'est pas confrontée aux mêmes angoisses. Après plus de dix ans à Singapour, elle exprime un sentiment d'accomplissement. Libre de ses mouvements, elle vit une expérience heureuse dans la ville, dispensatrice d'un sentiment d'autonomie qui se dérobe en Indonésie. Après une première expérience migratoire saumâtre, elle a développé une maîtrise des ressources circulatoires qui lui permet de garder la main sur les conditions de son expérience à l'étranger. Ses retours au pays, réguliers, sont pourtant toujours douloureux :

« À Singapour, je suis libre ! Là-bas quand je veux... pour aller chez ma grand-mère je descends le village, tu vois ? Ma maison est sur une colline. Pour aller chez ma grand-mère, je descends. Et devant, à droite à gauche ce sont des rizières. Plutôt que de passer par le chemin, tu sais, là où il y a des gens, je préfère passer par les rizières. Tellement

j'ai peur, tellement j'ai honte ! C'est très difficile de s'adapter là-bas... En plus je suis divorcée. Si je me... montre souvent j'ai... pas peur mais... Ce à quoi je fais attention ce sont les sentiments de ma mère. Si par exemple les ragots des gens venaient à ses oreilles... je protège ma mère des ragots qui courent à mon propos ».

Son indépendance et l'absence de référent masculin identifié, père, frère ou époux, la placent dans une situation socialement inconvenante qui lui vaut une forme d'opprobre et de marginalisation, à laquelle elle n'est pourtant pas prête à mettre un terme. Si elle continue à consentir à l'épreuve régulière de ces retours malheureux, c'est en raison du fort attachement à sa mère. Dans ces trois cas, la répartition spatiale des affects permet d'éclairer le rapport des actrices à la circulation.

Pratiques spatiales et « structures de sentiment »

Si les nouvelles migrations indonésiennes sont l'objet d'une littérature scientifique importante (Chin, 2005 ; Fau, 2000 ; Hugo, 1995 ; Jones, 2000 ; Kaur, 2004 ; Madinier, 2010 ; Mantra, 2000 ; Silvey, 2007 ; Tirtosudarmo, 2000), ces différents travaux restent cependant muets sur l'aspect affectif des expériences migratoires. Les récits de migration sont pourtant toujours saturés de nostalgies plus ou moins prenantes, de mélancolies, de culpabilités, de hontes, d'espérances et d'expressions de joie, d'élans et d'effervescences, autant de ponctuations qui rythment la narration et les parcours au point qu'on s'étonne que ces modulations affectives échappent pour l'essentiel à l'analyse. Car si le rapport mobilités/subjectivités/identités est devenu un champ balisé de l'analyse des migrations – on pense au « paradigme mobilitaire » d'Alain Tarrius (2000) –, cette scansion *affective* de l'espace et des circulations reste très largement, sinon impensée, au moins à l'état programmatique (Simon, 2008)⁷ dans la sociologie et l'anthropologie des migrations de langue française, alors qu'elle émerge à peine dans le domaine anglophone (Boellstorff et Lindquist, 2004 ; Conradson et McKay, 2007 ; Svašek, 2010). Les affects « font des choses » (Ahmed, 2004), *font faire* des choses et contribuent à façonner l'expérience migratoire et, notamment, le rapport des acteurs à l'espace et leurs manières d'« habiter le transnational » (Bastide, 2011).

Pour aborder la question des affects dans les expériences migratoires, on peut, dans un premier temps, s'attacher à observer la dispersion spatiale des émotions pour se demander dans quelle mesure elles influent sur les circulations. Chaque lieu traversé est en effet le support d'affects plaisants ou douloureux : des amitiés intenses peuvent ainsi coïncider spatialement avec des expériences d'enfermement ou de séquestration plus ou moins sévères, sur les routes transnationales ; des expériences émancipatrices, en migrations, se conjuguent à la dureté des épreuves de travail ; le plaisir du familial, au village, se mêle à la pesanteur de carcans socio-culturels devenus insupportables, à l'occasion des retours. Pour Nuri, l'expérience du lieu, au village, s'articule dans le rapport ambivalent entre un profond malaise, lié à son célibat, qui la marginalise au sein du collectif villageois, et le lien affectif et d'obligation envers sa

⁷ Encore faut-il noter que l'invitation de Gildas Simon à explorer cette dimension des expériences migratoires est adressée depuis le champ de la géographie.

mère. Pour beaucoup de migrants, les espaces de migration renvoient à des émotions complexes et contradictoires, entre l'attrait pour des expériences urbaines affranchies des dispositifs de surveillance sociale déployés dans les espaces d'origine, et les blessures morales infligées par le mépris social, la non reconnaissance juridique et la marginalisation politique auxquels ils sont soumis dans les sociétés d'accueil.

Pour saisir la pluralité des émotions qui agencent l'expérience spatiale des acteurs, on peut mobiliser la notion de « structures de sentiment », concept, forgé par Raymond Williams (1977 : 128-135), qui entendait initialement théoriser le présent de l'expérience sociale – ou l'expérience *du* social – au regard de sa relation à l'institué. Pour l'auteur, les « structures de sentiment » décrivent des précipités d'affects et de sens qui organisent le rapport d'un sujet social à l'émergent, au contingent, à ce qui dans l'« en-cours » de l'expérience ne cesse de faire irruption. Elles sont au principe d'une « conscience pratique », pré-sémantique. Ainsi conçue, l'orientation dans le cours de l'expérience doit moins à la mobilisation de catégories socialement stabilisées qu'à l'agencement de fragments de significations et d'affects, par lesquels se construit le rapport au monde. Cependant, si elles évoluent en quelque sorte en deçà du langage, les structures de sentiment n'en sont pas moins sociales et historicisées, produit d'une expérience collective et située.

Après avoir circulé dans le champ des *cultural studies*, le concept a été repris par des anthropologues proches des *subaltern studies* qui l'emploient pour approcher les complexes de sens et d'affects qui « [...] attachent les gens à des unités géographiques plus petite ou plus large que la nation et coupent à travers les frontières nationales » (Gupta, 1992 : 64). Elle permet alors de conceptualiser les « politiques des affects », liées à la formation et à la politisation de nouvelles identités collectives, et les processus de constitution d'*ethnoscapes* translocaux qui échappent largement à la captation par l'État-nation (Appadurai, 2005). Ce second mouvement permet de poser le lien, critique pour la discussion, entre espace et affects : les « structures de sentiments » sont mobilisées pour rendre compte des « éléments de conscience spécifiquement affectifs » (Williams, 1977 : 132) qui lient les acteurs à leurs espaces. Chaque lieu traversé fait support à des complexes d'affects qui participent à les inscrire dans les « espaces vécus » (Lefebvre, 1986)⁸ individuels et partagés et qui façonnent les espaces de la migration et les rapports à l'espace *en* migration. Les « structures de sentiment » relient des sujets à leurs lieux, configurent des géographies intimes qui permettent d'envisager la subjectivité comme un écheveau de relations

8 Dans un mouvement caractéristique de la pensée d'Henri Lefebvre, les définitions conceptuelles traversent l'œuvre, se composent, s'enrichissent et se métamorphosent au fil du texte. En ramassant la discussion élaborée dans *la production de l'espace* – beaucoup trop sans aucun doute –, il est possible de synthétiser la dialectique qu'il mobilise pour saisir ce processus. La production de l'espace est pensée, dans un premier temps, comme jeu de tension entre « espace vécu » (affectif, corporel, vécu et parlé), « espace perçu » (les significations socio-politiques attachées à l'espace) et « espace conçu » (l'espace tel qu'il est construit par l'écrit et la connaissance) (pour un passage synthétique, voir Lefebvre, 1986 : 258). Ces pôles sont considérés, en retour, comme produit provisoire des tensions entre trois types de rapport à l'espace : les pratiques spatiales (qui se forment dans la confrontation à l'espace matériel), les représentations de l'espace (qui relèvent du discursif et du classificatoire) et l'espace des représentations (comme construction hégémonique de l'espace, dans un état donné des rapports de production). Pour une exégèse détaillée, voir Schmid (2008).

spatiales (Massey, 2005 : 80). Elles autorisent, dans une perspective pragmatiste, de concevoir une possible géographie émotionnelle qui « [...] s'attache à comprendre l'émotion – expérimentiellement et conceptuellement – dans les termes de ses médiations et de son articulation socio-spatiale plutôt que comme un état mental subjectif entièrement intériorisé » (Davidson *et al.*, 2009 : 3 [notre traduction]). Ainsi les structures de sentiment produisent une certaine qualité d'attachements qui configurent le rapport à l'espace, distribuent des centres et des périphéries, des pôles d'attraction et de répulsion – des jeux de distance et de proximité – dans les espaces transnationaux.

La répartition et les relations entre des « structures de sentiment » à la fois subjectives et distribuées dans l'espace forment des ancrages affectifs inégalement répartis entre les lieux traversés. Elles structurent en cela des impulsions circulatoires, qui coïncident plus ou moins avec les *opportunités réelles* de mobilité. Ainsi le schéma accumulation à l'étranger/investissement sur les lieux d'origine correspond assez bien aux expériences masculines de la migration. La conformation genrée des rapports sociaux, à Java, offre en effet des espaces de liberté aux hommes dont les femmes ne bénéficient pas, réduisant d'autant pour eux le poids moral des contraintes sociales. Elle autorise aussi des formes de réinvestissement efficace des capitaux économiques et sociaux accumulés en migration, au moment des retours. Pour les femmes en revanche, les transgressions socialement tolérées pour les hommes sont proscrites. Par exemple, les aventures sexuelles masculines, en migration, sont aujourd'hui perçues comme normales. Pour les femmes en revanche, elles sont source de stigmates sociaux. Le poids des assignations sexuées est d'autant plus mal vécu au moment où les phénomènes de désenclavement culturel liés aux migrations et à la diffusion des technologies de communication élargissent les imaginaires sociaux. Par ailleurs, la conversion du capital économique en prestige social leur est plus difficile : le temps passé hors de portée des dispositifs de contrôle interpersonnel en vigueur dans les collectifs d'origine marque les femmes migrantes au sceau du soupçon, les affectent d'un stigmate moral lié à l'incertitude persistante quant aux contenus de leurs expériences – notamment sexuelles – à l'étranger.

Les migrations féminines sont ainsi généralement associées à des processus de dégradation statutaires difficiles à compenser. Aussi, comme le montrent les expériences de Puspa et Nuri, les « structures de sentiment » féminines attachées aux espaces d'origines sont ambivalentes et souvent négatives pour celles qui développent des expériences heureuses en migration. À les prendre en considération, on comprend mieux ces parcours migratoires et ces trajectoires spatiales qui voient des femmes surseoir indéfiniment à un retour auquel elles disent cependant aspirer, alors que les objectifs initialement assignés à la migration sont depuis longtemps atteints. C'est le cas de Fakinah, partie à dix-sept ans de son village sur l'île de Madura⁹ (dix ans avant notre rencontre), qui a financé les études supérieures de son jeune frère, acquis des terres au village, fait construire deux maisons qu'elle a équipées, pour elle et pour ses parents. Si elle dispose au moment de l'enquête d'un patrimoine important, elle n'en cesse pas moins de repousser le moment du retour.

9 Située à quelques brasses de la côte Javanaise au large de Surabaya.

En même temps, alors que d'évidence elles s'identifient fortement à des vies urbaines à Kuala Lumpur ou Singapour, au terme de longues périodes migratoires, les femmes rencontrées se trouvent dans l'impossibilité d'envisager une installation pérenne : l'encadrement juridique de ce type de migrations, dans les deux pays, prohibe l'établissement en interdisant aux travailleurs de prétendre à un titre de résidence ou à la naturalisation. Les conditions structurelles auxquelles elles sont soumises leur interdisent ainsi de s'installer et les vouent à une présence persistante mais incertaine. Se dessinent ainsi des géographies plus ou moins dissonantes, où la distribution des attachements affectifs coïncide plus ou moins avec les opportunités réelles de mobilités. Plus ces deux ordres de réalité sont disjoints, plus les acteurs développent des tracés complexes, indicatifs de tensions et de clivages lisibles sous ce rapport.

Pluralité des ancrages et temporalité des structures de sentiment

Dégager ces géographies affectives (comprises en tant que distribution des affects, ou scansion affective de l'espace) permet d'approfondir l'analyse des expériences migratoires. Alors qu'elles contribuent à façonner leurs pratiques spatiales, elles permettent de comprendre les engagements spatiaux des acteurs, les agencements spatio-temporels de leurs circulations. Leur potentiel heuristique est cependant suspendu à la reconnaissance de l'aspect radicalement *perspectiviste* des valeurs qu'elles assignent aux différents lieux pratiqués ; les « structures de sentiment », en effet, sont ancrées dans l'en-cours de l'expérience et se recomposent au rythme des épreuves sociales vécues hic et nunc.

Parce qu'une proportion considérable des travailleurs migrants vivent des épreuves de travail pénibles et douloureuses en Malaysia et à Singapour, privés de liberté de mouvement, dépourvus de congés et soumis à des horaires de travail dérégulés, parfois spoliés de leur salaire, socialement méprisés, non reconnus juridiquement et politiquement marginalisés, la vie d'avant se pare d'attraits inédits. La dureté du présent reconfigure les « structures de sentiment » attachées aux espaces d'origine, érode le souvenir des difficultés passées, exalte les plaisirs de certains moments inscrits dans un quotidien désormais inaccessible, du moins dans l'immédiat¹⁰. Enfermée dans la *safehouse*, à Singapour, Puspa vit un quotidien morne et répétitif où l'attente, liée aux lenteurs du processus judiciaire, étire le temps, en invoquant des souvenirs liés à son enfance villageoise. L'expérience du présent se construit aussi dans la mise en perspective affective d'un passé villageois au regard de l'expérience en cours, marquée par le caractère illisible des perspectives envisageables et par la perte, la colère, la douleur et la crainte :

« Quand je suis arrivée la première fois ici, mon père et ma mère me manquaient... la vie au village. Au moment le plus chaud de la journée... je me voyais au champ. Au champ, tu vois après... ehhh ! [exclamation de plaisir] ma mère me fait porter de la nour-

¹⁰ Les migrants sont liés par un contrat de deux à trois ans. Les dettes économiques et morales contractées pendant la construction du projet de migration et sur les routes migratoires empêchent généralement un retour anticipé.

riture. Bien... et après je mange au champ. L'après-midi ici [à Singapour], mes pensées vont au champ, là-bas. Plus tard, dans la touffeur de la fin d'après-midi... dans la chaleur de l'après-midi je m'assois sur le porche. Devant la maison, comme ça. Le soir je peux... je peux me reposer... je regarde la télé. Bien. Après, au moment de manger, je me rappelle la nourriture au village, tu vois ? La nourriture là-bas n'est-ce pas... la nourriture d'abord ! Ici, c'est de la nourriture de Chinois tu vois ? [...] Alors ce qui me manque... mais non... d'abord c'est mon père et ma mère. Rien d'autre. Mais aussi de couper l'herbe pour nourrir les chèvres, quand je suis au champ, quand je suis à la rizière. C'est ça. À la rizière, c'est ce qui me manque souvent. C'est ça. À la maison, la nourriture. Ce dont je me souviens, c'est seulement la nourriture [rires].

Si les retours sont parfois des expériences heureuses, ils peuvent alors aussi se révéler particulièrement difficiles. Comme le suggère Doreen Massey, en effet, si cette nostalgie lancinante, typique des expériences migratoires, contribue à nourrir un imaginaire du retour, à embellir le passé et à idéaliser le lieu à l'aune du présent « [vous] ne pouvez jamais simplement "revenir" à la maison ou nulle part ailleurs. Lorsque vous "y" parvenez le lieu aura évolué tout comme vous-même aurez changé. [...] Vous ne pouvez maintenir les lieux immobiles. Ce que vous *pouvez* faire c'est rencontrer les autres, rattraper l'histoire d'un autre là où elle se trouve "maintenant", pour autant que ce "maintenant" (plus rigoureusement cet "ici et maintenant", ce *hic et nunc*) n'est en lui-même constitué de rien de plus – précisément – que de cette (nouvelle) rencontre » (italique original, 2005 : 125-126 [notre traduction]) ; l'épreuve concrète des retours est aussi toujours l'expérience pragmatique de l'écart du lieu aux « structures de sentiment » qui s'y attachent, largement tributaires des expériences en migration :

« Depuis longtemps... quand je suis à la maison, je suis comme une étrangère. Tu comprends, étrangère ? [...] C'est comme si je ne connaissais plus l'environnement ! ».

Pour Nuri comme pour d'autres, ce décalage fonde une épreuve cruelle. Et s'il tient pour partie à la temporalité particulière des « structures de sentiment », il dépend aussi des recompositions statutaires liées à la migration. Sous cet aspect, la position des femmes est particulièrement délicate : le soupçon qui pèse sur elles et l'accession à un pouvoir économique inédit affectent leur statut et les formes d'inclusion sociale auxquelles elles sont soumises au retour ; la mémoire des liens sociaux au village et leur idéalisation en cours de migration, alors que la réminiscence de leur caractère enveloppant et chaleureux permet de faire face à des expériences d'isolement social parfois drastique, renforce d'ailleurs le hiatus entre les relations sociales telles qu'elles peuvent effectivement en renouer le fil, et telles qu'elles entendaient et espéraient en reprendre le cours.

De manière plus générale, on peut dire que le décalage entre les « structures de sentiment » et les espaces d'origine se creuse sous l'effet d'un triple mouvement. D'abord les « structures de sentiment », à mesure qu'elles sont mobilisées dans le présent de l'expérience, se recomposent à distance des lieux auxquels elles s'attachent. L'invocation de souvenirs heureux transforme la teneur des affects qui s'y rapportent, sous l'effet du contexte présent. Ensuite les lieux où s'ancrent les « structures de sentiment » évoluent en l'absence des migrants. Enfin, la migration affecte le statut des migrants au sein des collec-

tifs d'origine, en sorte qu'ils ne retrouvent jamais tout à fait la position qu'ils y occupaient avant leur départ et font alors l'épreuve de rapports sociaux parfois profondément altérés.

Les retours sont ainsi souvent synonymes d'épreuves, quand on se doit de compenser ou d'honorer son nouveau statut, notamment par des dépenses somptuaires. Pour la majorité des migrants indonésiens, de confession musulmane, la fin du ramadhan – *lebaran* – est ainsi souvent vécue comme une période particulièrement éprouvante pendant laquelle ils sont tiraillés entre un désir de retour obsédant – *mudik* –, saisis par la nostalgie de l'effervescence festive, de la chaleur et des retrouvailles, et les coûts prohibitifs de ces retours, du fait des attentes de la famille auxquelles ils ne sauraient se dérober. Baki, un homme de trente-deux ans, serveur dans un restaurant, à Kuala Lumpur, a ainsi décidé d'éviter les retours à cette occasion mais vit cette période comme un moment pénible où la nostalgie du lieu et d'un passé atteint son apogée : nostalgie de ces moments où la famille se réunissait – *ngumpul-ngumpul* –, désormais impossibles à vivre dans la simplicité d'autrefois. Nuri, la dernière fois qu'elle est rentrée, a laissé « filer » plus de 3 millions de rupiah¹¹ en quelques jours, dilapidés en dépenses somptuaires ; elle a pris nous dit-elle ses jambes à son cou et elle est retournée prématurément à Singapour pour échapper aux dépenses qui consommaient le salaire d'une année de labeur. L'attrait pour les espaces migratoires, en dépit des formes de domination et de violence auxquelles sont soumises les femmes en migration, est alors d'autant plus fort qu'ils sont mis en regard de ces déceptions lors des retours ressentis comme éprouvants.

Si l'attachement affectif au lieu d'origine persiste généralement, quelles que soient les difficultés rencontrées à l'occasion des retours, les migrants développent en revanche des manières d'en réduire les coûts économiques et moraux. Ces « arts de faire » avec ces liaisons passent souvent par le maintien de la distance et la restriction des occasions de se confronter à l'écart qui sépare le souvenir vivant du lieu de son devenir effectif. La gestion des distances préserve ces affects, essentiels au maintien de soi en évitant de se heurter sans cesse à leur caractère fantasmatique qui annule le sens de la migration en défaisant la perspective d'un retour heureux. Parce qu'une installation pérenne dans les pays de migration est généralement impossible, l'horizon du retour demeure essentiel. Le maintien de cette perspective rend aussi vivable la force des liens affectifs qui attachent les migrants à leurs espaces d'origine. Reconnaître l'impossibilité du retour serait sans doute trop douloureux, parce qu'il s'agirait d'acter aussi la rupture de ces liens et, par conséquent, la perte d'objet des affects qui y circulent.

Ainsi, les espaces d'origine, dépositaires d'affects et support aux imaginaires sociaux, en migration, se détachent de leur référent, sont magnifiés par l'âpreté des expériences migratoires au même titre que sont magnifiées les expériences dans les pays d'accueil par la difficulté des retours. En sorte que certains migrants – essentiellement des femmes – finissent par construire des carrières spatiales qui suggèrent le développement de « plurimigrations d'errance » (Roulleau-Berger, 2010 : 41) : affaiblissement des attaches aux lieux d'origine,

11 En 2008, environ 215 euros.

pluralisation des espaces d'identification, distance aux ordres sociaux dominants dans les sociétés d'accueil comme dans les espaces d'origine, et installation durable dans les interstices ménagés *entre* les différentes localités des espaces transnationaux. Confrontés à l'expérience d'un incessant décalage au lieu, où le caractère dissonant de l'expérience affective produit une tension toujours insatisfaite vers des ailleurs transnationaux perçus comme échappatoires possibles, au moins provisoires, à ces situations de tension, ces migrants persistent dans la circulation – s'installent dans le mouvement. Se dessinent alors des routes et des lieux multiples, balisés d'affects et ancrés dans des expériences individuelles et collectives, qui produisent de l'espace et structurent des subjectivités. Ces espaces vécus, comme le fait remarquer Michel Agier (2009) structurent les rythmes et les géométries des pratiques spatiales – les espaces-temps de la migration – : les circulations sont aussi un moyen de réguler ces « structures de sentiment » dissonantes pour des migrants désormais partout étrangers, soumis au provisoire, relégués en bordure du lieu, toujours en partance.

Conclusion

Les géographies affectives donnent à lire ces migrations transnationales non plus comme épreuve de « tous les détachements » (Tarrius, 2007), mais bien plutôt comme expérience de tous les attachements ; attachements intriqués, étirés dans l'espace, qui participent aux mises en mouvement. Affects et émotions dessinent des géographies discrètes, qui s'articulent et interfèrent avec d'autres formes d'attachements et participent à structurer les espaces migratoires. Cartographier les relations spatiales entre des « structures de sentiment » situées et différenciées – en analysant le jeu des distances et des proximités qu'elles articulent et les pratiques spatiales qu'elles motivent, soit leur participation singulière à la production de l'espace – ne se substitue pas alors à d'autres approches, mieux établies, mais permet d'affiner la lecture des carrières migratoires et des trajectoires spatiales. Dans le même temps, l'expérience migratoire permet d'une part d'éclairer la dimension affective de l'expérience sociale et, d'autre part, attire l'attention sur la dimension spatiale des épreuves émotionnelles.

La discussion laisse en friche cependant le nécessaire effort de clarification qui permettrait de définir le statut conceptuel de l'émotion dans la structure de l'expérience sociale ; en d'autres termes, elle dit peu, sinon rien, de la nature de l'émotion comme objet sociologique. À ce propos, tout juste peut-on poser ici qu'elle apparaît, au moins en partie, *non-discursive*. Ce faisant, pour peu qu'on accepte de considérer affects et émotions comme des items *sociaux*, on peut envisager alors que l'effort analytique nécessaire à ce travail de conceptualisation permettrait d'élargir le champ de l'investigation sociologique à des formes de coordination qui échappent partiellement aux jeux de langage.

❖ Références bibliographiques

- Agier Michel** (2009) *Esquisses d'une anthropologie de la ville : Lieux, situations, mouvements*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 158 p.
- Ahmed Sara** (2004) Affective Economies, *Social Text*, 22 (2), pp. 117-139.
- Appadurai Arjun** (2005) *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 333 p.
- Bastide Loïs** (2011) *Habiter le transnational : Politiques de l'espace, travail globalisé et subjectivités entre Java, Kuala Lumpur et Singapour*, thèse pour le doctorat de sociologie, Lyon, École Normale Supérieure de Lyon.
- Boellstorff Tom and Lindquist Johan** (2004) Bodies of emotion: Rethinking culture and emotion through Southeast Asia, *Ethnos: Journal of Anthropology*, 69 (4), pp. 437-444.
- Castles Stephen and Miller Mark J.** (2009) *The age of migration: International population movements in the modern world*, New York, Guilford Press, 369 p.
- Chin Christine B.-N.** (2005) Neither at work nor at home: Asian transnational domestic workers in Malaysia, in Shirlena Huang, Brenda S.-A. Yeoh and Noor Abdul Rahman Eds., *Asian women as transnational domestic workers*, Singapour, Marshall Cavendish, pp. 262-287.
- Conradson David and McKay Deirdre** (2007) Translocal Subjectivities: Mobility, Connection, Emotion, *Mobilities*, 2 (2), pp. 167-174.
- Crapanzano Vincent** (2007) Réflexions sur une anthropologie des émotions, *Terrain*, 22, pp. 101-117.
- Davidson Joyce, Bondi Liz and Smith Mick** (2009) Introduction: Geography's Emotional Turn, in Mick Smith, Joyce Davidson, Laura Cameron and Liz Bondi, *Emotion, Place and Culture*, Ashgate, pp. 1-16.
- Fau Nathalie** (2000) D'une rive à l'autre : les migrations entre l'Indonésie et la Malaisie dans le détroit de Malacca, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 16 (1), pp. 151-181.
- Favret-Saada Jeanne** (2007) Weber, les émotions et la religion, *Terrain*, 22, pp. 93-108.
- Flatley Jonathan** (2008) *Affective mapping: Melancholia and the politics of modernism*, Cambridge, Harvard University Press, 263 p.
- Gupta Akhil** (1992) The song of the nonaligned world: Transnational identities and the reinscription of space in late capitalism, *Cultural Anthropology*, 7 (1), pp. 63-79.
- Hugo Graeme John** (1995) Labour Export from Indonesia: An overview, *ASEAN Economic Bulletin*, 12 (2), pp. 275-298.
- James William** (1884) What is an Emotion?, *Mind*, 9 (34), pp. 188-205.
- Jones Sidney** (2000) *Making money off migrants: The Indonesian exodus to Malaysia*, Hong Kong, Asia 2000 Ltd., 157 p.
- Kaur Amarjit** (2004) *Wage labour in Southeast Asia since 1840: Globalisation, the international division of labour, and labour transformations*, Basingstoke, Palgrave, 286 p.

Lefebvre Henri (1986) *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 485 p.

Madinier Rémy (2010) L'émigration indonésienne en Malaisie, *Transcontinentales*, 8-9.

Mantra Ida Bagoes (2000) Indonesian labour mobility to Malaysia: A case study. East Flores, West Lombok, and the island of Bawean, in Sukamdi Abdul Haris and Patrick Brownlee Eds., *Labour migration in Indonesia: Policies and practice*, Yogyakarta, Population Studies Center Gadjah Mada University, pp. 143-184.

Massey Doreen Barbara (2005) *For space*, London, SAGE, 222 p.

Massumi Brian (2002) *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Durham and Londres, Duke University Press, 328 p.

Reddy William M. (2001) *The navigation of feeling: A framework for the history of emotions*, Cambridge, New York, Madrid, Cambridge University Press, 380 p.

Rouleau-Berger Laurence (2010) *Migrer au féminin*, Paris, PUF, 180 p.

Schmid Christian (2008) Henri Lefebvre's theory of the production of space: Towards a three-dimensional dialectic, in Kanisha Goonewardena, Stefan Kipfer, Richard Milgrom and Christian Schmid Eds., *Space, difference, everyday life. Reading Henri Lefebvre*, New York, Routledge, pp. 27-45.

Silvey Rachel (2007) Unequal Borders: Indonesian Transnational Migrants at Immigration Control, *Geopolitics*, 12 (2), pp. 265-279.

Svašek Maruška (2010) On the Move: Emotions and Human Mobility, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36 (6), pp. 865-880.

Tarrius Alain (2007) Nouvelles formes migratoires, nouveaux cosmopolitismes, in Michel Bassand, Vincent Kaufmann et Dominique Joye Eds., *Enjeux de la sociologie urbaine*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 257 p.

Thrift Nigel J. (2007) *Non-representational theory: Space, politics, affect*, London, Routledge, 325 p.

Tirtosudarmo Riwanto (2000) The political dimension of international migration: Indonesia and its neighbouring countries, in Sukamdi Abdul Haris and Patrick Brownlee Eds., *Labour migration in Indonesia: Policies and practice*, Yogyakarta, Population Studies Center Gadjah Mada University, pp. 106-109.

Williams Raymond (1977) *Marxism and literature*, Oxford, New York, Oxford University Press, 217 p.

Loïs Bastide

❖❖❖ « Migrer, être affecté ». **Émotions et expériences spatiales entre Java, Kuala Lumpur et Singapour**

Si les récits de migration sont parcourus d'affects, la sociologie s'est très peu penchée sur cette dimension des épreuves migratoires. Pourtant, les parcours spatiaux, au même titre qu'ils sont des parcours moraux, sont aussi des trajets affectifs. Il faut alors pouvoir en traiter sans rabattre l'analyse sur des catégories psychologiques. En appui sur des terrains réalisés auprès de travailleurs migrants indonésiens, entre l'Indonésie, la Malaysia et Singapour, l'auteur propose d'aborder ces expériences dans une perspective sociologique. En montrant que les affects attachent les migrants à leurs lieux, il souligne que les considérer permet de saisir des parcours migratoires autrement difficiles à lire.

❖❖❖ "Migrating, Being Affected". **Emotions and Spatial Experiences between Java, Kuala Lumpur and Singapore**

If migration narratives are full of affects, sociology has been slow to confront this facet of migration experiences. And yet, spatial journeys, as they can be seen as well as moral journeys, can also be viewed in terms of affective trajectories. In this respect, we need to be able to approach this dimension without falling into psychological categories. Leaning on fieldworks conducted with Indonesian migrant workers between Indonesia, Malaysia and Singapore, the author proposes to read these experiences from a sociological perspective. By showing that affects attach migrants to their places, he shows that considering them allows capturing the course of migration journeys otherwise difficult to read.

❖❖❖ «Migrar afecta». **Emoción y experiencia espacial entre Java, Kuala Lumpur y Singapur**

Si los relatos de migración están llenos de afectos, la sociología se ha inclinado poco hacia esta dimensión de los acontecimientos migratorios. Sin embargo, los desplazamientos espaciales pueden verse tanto como desplazamientos morales, como también, una apertura de trayectorias afectivas. A este respecto, hay que ser capaz de tratar estas dimensiones sin establecer ninguna categoría psicológica. Apoyándose en trabajos de campo llevados a cabo ante trabajadores migrantes indonesios entre Indonesia, Malasia y Singapur, el autor propone en hacer de esta experiencia un contenido sociológico. Mostrando que lo afectado ata a los migrantes a sus lugares y traza configuraciones transnacionales, demuestra que tomándolos en cuenta permite concebir las geometrías de las rutas migratorias que serían de otra manera difícil de leer.